

donnance comme médecin de votre âme ; j'espère qu'il en sera de même de la seconde, et alors certainement vous serez guérie. Retournez au lieu d'où vous venez, et, passant par les mêmes chemins, ramassez une à une les plumes de la poule semées tout le long de la route.

— Mais c'est impossible, mon père, c'est impossible ! J'ai laissé tomber ces plumes au hasard, tout le long du chemin, le vent a dû les emporter. Comment voulez-vous, mon Père, que je puisse les ramasser maintenant ? J'y perdrais inutilement des journées entières.

— Eh bien ! mon enfant, reprit alors le bon Religieux, eh bien ! les médisances, les calomnies sont comme ces plumes que vous renoncez à rattraper quand une fois le vent les a dispersées. Vos paroles meurtrières et funestes sont tombées dans nombre d'oreilles et de cœurs à vous souvent inconnus, et combien de vos auditeurs empressés à les répandre de tous côtés ? Rattrapez-les à présent, si vous pouvez !...

— Ah ! mon Père, que cela est vrai ! Comment n'y avais-je pas pensé ? Priez Dieu pour moi, afin que je me corrige.

— Allez donc, ma fille, et ne péchez plus.

WINDTHORST (1812-1891)

(Suite et fin)

Dans ces réunions, comme dans les banquets, Windthorst fut toujours d'une politesse exquise pour les dames, en leur adressant de gracieux compliments. Rappelant une fois leur rôle, il leur disait : Les femmes ont une grande mission ; c'est de maintenir les hommes dans le chemin de la vérité..... Eh ! La femme ne doit jamais cesser de prier. Pendant que les hommes combattent au dehors, les femmes doivent être à genoux dans la maison. » De telles paroles excitaient les plus frénétiques applaudissements. Dans l'assemblée de Coblenz, au mois d'août 1890, il parut pressentir sa mort. D'une voix tremblante d'émotion, il finit son discours par ces mots : « Je m'arrête ici, car, avec des auditeurs comme vous, on serait tenté de donner libre cours à ses idées tant que la force le permet, et puis j'ignore combien de fois encore il me sera donné de vous adresser la parole. A mon âge, le soir approche et l'on ne sait pas quand la nuit arrive. Serai-je parmi vous l'an prochain ? Dieu en est maître ; mais, si Dieu ne le veut pas, je prends aujourd'hui congé de vous, en vous demandant de me consacrer un souvenir aussi amical que l'accueil que vous avez bien voulu m'accorder. Laissez-moi espérer que vos prières me suivront, quand je ne serai plus. » Ce fut comme le chant du cygne ; ces paroles ému-
rent toute la salle.